



HAL
open science

Karl-Markus Gauß, Voyage au pays de ma mère

Marie-Christin Bugelnig, Hilda Inderwildi

► **To cite this version:**

Marie-Christin Bugelnig, Hilda Inderwildi. Karl-Markus Gauß, Voyage au pays de ma mère. 2016.
hal-01527149

HAL Id: hal-01527149

<https://hal.science/hal-01527149>

Preprint submitted on 24 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

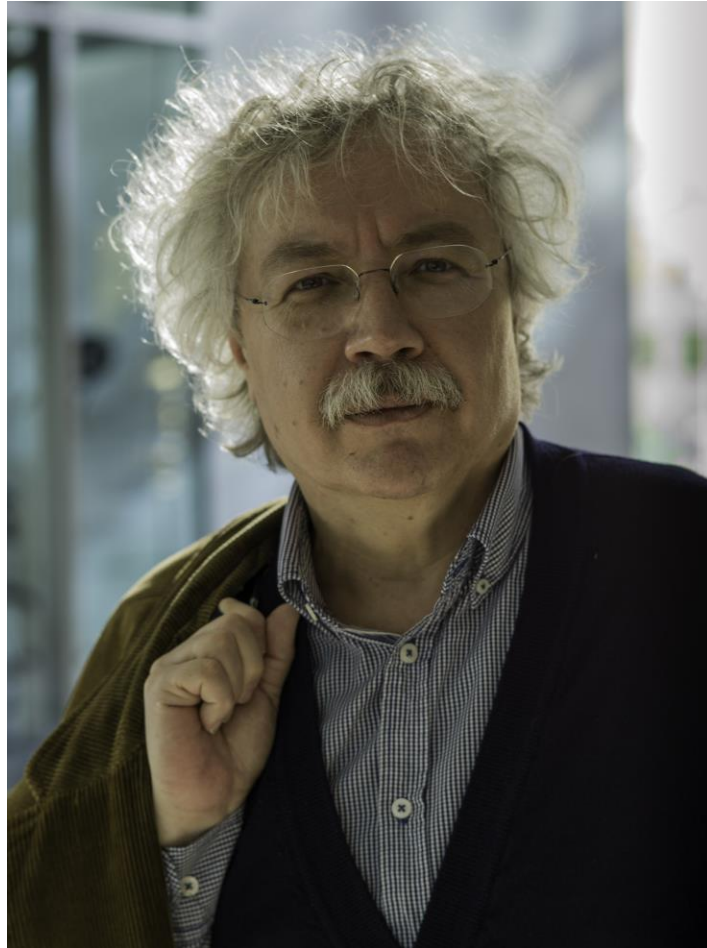
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Karl-Markus Gauß

Voyage au pays de ma mère

**Présentation
Marie-Christin Bugelnig**

**Traduction
Hilda Inderwildi**



© Kurt Kaindl

« L'origine, telle est ma destination »¹

Version remaniée d'un article paru en 2013 dans le journal autrichien *Die Presse*, le texte *Voyage au pays de ma mère* fait le récit d'un pèlerinage qu'entame l'auteur Karl-Markus Gauß (*1954) à l'été 2009 en Batchka, la terre de ses ancêtres : il aura bientôt soixante ans, le décès de sa mère chérie est survenu quatre ans auparavant.

Ce texte encore inédit en allemand paraîtra, avec trois autres récits de voyages, aux éditions Zsolnay qui publient l'ensemble des œuvres de Gauß, à la fin janvier 2017, sous le titre *Zwanzig Lewa oder tot* (Vingt Lewa ou mort), en référence à une anecdote vécue en Bulgarie². La chronique rebaptisée « Les fillettes mortes de Futog. Voyage au pays de ma mère, en Voïvodine » en constituera le deuxième chapitre.

Alliant les dimensions du reportage, du récit de voyage et de l'essai, en même temps que de l'autobiographie, le texte

¹ *Von nah, von fern*, p. 168.

² « Der Titel ist ein Zitat aus dem Text über Bulgarien, wie Du richtig vermutest. Die Pointe dabei ist. An einem brennheißen Tag sehe ich einen Roma in bedauernswertem Zustand von Verlotterung über einen großen Platz langsam zu mir streben. Ich wusste sofort, der will etwas von mir. Als er angekommen ist, spricht er mich auf Deutsch an, das er aus unerfindlichen Gründen als meine Sprache erkannt hat. Er hebt die Hose von seinem rechten Bein, das brandig entzündet ist, dann zeigt er mir seine Hosentasche, von der aus ein Schlauch irgendwo in seine Leibesmitte läuft. Und dann sagt er: Zwanzig Lewa oder tot! Ich gebe ihm die zwanzig Lewa - und er marschier gegenüber in die Apotheke und winkt mir von weitem mit einer Schachtel Medikamenten zu. Er hat mir also mit dem Tod gedroht, aber nicht mit meinem, sondern mit seinem. » Dans cet extrait d'un mail que m'a adressé l'auteur le 21. 12. 2016, Gauß raconte le quiproquo qui lui a inspiré son dernier titre : malade, un homme bulgare mendie de l'argent auprès de lui pour des médicaments ; son allemand est hésitant, l'auteur se sent fortement menacé, alors que son interlocuteur évoque sa propre mort (« Vingt Lewa ou j'suis mort ! »).

que nous présentons se dérobe aux classifications ou définitions simples. Il est en cela emblématique de la préférence de Gauß pour les marges, tant de l'Europe que de la littérature, dont ses activités de publiciste et d'éditeur ne cessent d'apporter la preuve¹.

Ce sont elles qui ont d'abord fait connaître cet auteur qui se place, depuis le milieu des années 1990, soit l'obtention du prix national autrichien du journalisme culturel (1994) et du prix européen de l'essai Charles Veillon (1997), parmi les écrivains les plus remarquables de l'espace autrichien.

Fruit d'une abondante production journalistique et littéraire, l'œuvre de Gauß compte aujourd'hui plus d'une vingtaine de titres et de nombreuses archives que classent et exploitent en ce moment différents chercheurs européens.

La plupart des œuvres sont d'ores et déjà traduites en polonais et dans différentes langues des pays mitteleuropéens. Avec la publication prévue en anglais de *Im Wald der Metropolen* (Dans la forêt des métropoles, 2010) et de *Das Erste, was ich sah* (La première chose que je vis, 2013) s'amorce par ailleurs un vaste projet éditorial aux États-Unis. En France, trois ouvrages ont paru entre 2001 et 2005 chez l'éditeur L'Esprit des Péninsules, traduits par Valérie de Daran².

¹ À ce jour, Karl-Markus Gauß continue d'écrire pour divers journaux germanophones (*Die Zeit*, *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, *Neue Zürcher Zeitung*, *Die Presse* etc.). Depuis 1991, il est éditeur et rédacteur en chef de la revue «*Literatur und Kritik*» et membre de l'Académie allemande des Lettres (Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung) depuis 2006.

² *De l'Autriche et de quelques Autrichiens*. Paris : L'Esprit des Péninsules, 2001 ; *Voyages au bout de l'Europe. À la rencontre des Séfarades de Sarajev, des Allemands de la Gottschee, des Arberèches, des Sorabes et des Aroumains*. Paris : L'Esprit des Péninsules, 2003 ; *Mangeurs de chiens : Voyage chez les Tziganes de Slovaquie*. Paris : L'Esprit des Péninsules, 2005.

Un ethnologue de l'intime

Karl-Markus Gauß est issu d'une famille de Souabes du Danube, originaire de la Voïvodine (actuelle province autonome de Serbie) et arrivée à Salzbourg après la Seconde Guerre mondiale. C'est dans cette ville qu'il voit le jour, en « premier Autrichien de la famille ». Son père, publiciste engagé, installe un poste de conseil pour les réfugiés Souabes dans son appartement mais ses enfants aspirent avant tout à s'intégrer au mieux dans leur nouvelle patrie.

L'empreinte de la guerre et les vestiges de la monarchie marquent l'enfance de Gauß, qui se déroule à la jonction de l'ancienne et de la nouvelle Autriche : tout ceci joue un rôle déterminant pour sa vision de la vie et son écriture. Néanmoins, l'intérêt pour les racines culturelles de sa famille ne s'éveille véritablement que plus tard.

Après des études d'Histoire et de Lettres, Gauß débute sa carrière dans le journalisme, comme critique littéraire et essayiste. La période durant laquelle il collabore au *Wiener Tagebuch* (revue culturelle eurocommuniste), ainsi que la fréquentation de Ludwig Hartinger et Lojze Wieser, puis sa participation au programme de la maison d'édition que crée ce dernier en 1987¹, afin de faire connaître les littératures de Slovaquie, d'Europe centrale et d'Europe de l'est, influencent durablement les engagements et l'œuvre de Gauß dont tout l'enjeu est de jeter des ponts entre la littérature autrichienne et les littératures de l'Europe de l'est et du sud-est. Ainsi les linéaments de son œuvre se dessinent-ils dans la familiarité grandissante avec les littératures et les cultures des régions mitteleuropéennes.

Axé sur les cultures et les littératures des marges – marges géographiques et marges du marché littéraire –, le projet général de Gauß est celui d'une collecte des littératures en

¹ Wieser Verlag, maison associée depuis cette année à l'éditeur Drava de Klagenfurt.

vue de la réécriture de l'histoire culturelle de l'Europe. Ce projet de nature encyclopédique se décline sous différentes formes. Gauß rédige d'abord des essais ou « portraits » littéraires comme dans *Tinte ist bitter. Literarische Porträts aus Barbaropa* (L'encre est amère. Portraits littéraires de Barbarerope, 1988) puis *Die Vernichtung Mitteleuropas. Essays* (La destruction de l'Europe centrale, 1991). Parallèlement se dégage un pôle d'exploration essayistique de l'histoire et de la politique culturelle autrichienne dans des œuvres telles que *Der wohlwollende Despot* (Un despote bienveillant, 1989) et *Ritter, Tod und Teufel* (Le chevalier, la mort et le diable, 1994). Ces deux directions se rejoignent dans *Ins unentdeckte Österreich (De l'Autriche et de quelques Autrichiens, 1997)*¹ entièrement consacré à la question de l'identité culturelle autrichienne, tandis que le discours sur l'identité européenne se trouve résumé dans *Das Europäische Alphabet (L'Alphabet européen, 1998)*.

Le projet se prolonge plus tard avec les récits/reportages de voyages que Gauß entreprend pour découvrir les peuples aux marges de l'Europe : le premier paraît en 2001 et s'intitule *Die sterbenden Europäer (Voyages au bout de l'Europe, 2001)*² ; le dernier, *Im Wald der Metropolen*, qui clôt provisoirement la série date de 2010. Il s'agit d'une œuvre inclassable.

Enfin, en même temps que ces récits de voyage, Gauß entame à partir de l'an 2000 la rédaction de ce qu'il appelle des « journaux » (« *Journale* ») dont le nombre, en août 2015, s'élève à cinq. Peu à peu, la dimension autobiographique devient de plus en plus importante ; elle culmine dans le récit d'enfance intitulé *Das Erste, was ich sah*.

¹ Cf. note 2.

² *Ibid.*

Origine et destination

Dans *Voyage au pays de ma mère*, l'auteur traverse la Serbie avec sa femme, Maresi, et un couple d'amis. Outre Belgrade dont il loue les habitants en raison de leur accueil chaleureux et de leur distinction, il visite pour la toute première fois les villages où ont grandi ses parents. Les considérations politiques et culturelles se mêlent aux doléances sur le temps qu'il fait et au récit d'expériences très personnelles.

À l'instar des journaux les plus récents, cette chronique porte beaucoup la marque de l'examen introspectif et du souvenir, s'appuyant sur la chronologie des événements et leur ancrage dans le présent pour rapprocher le journal du récit autobiographique, pour jeter en pleine conscience ce qu'il est convenu d'appeler un regard dans le rétroviseur. En même temps, comme presque toujours chez Gauß, on peut retracer son cheminement intellectuel de manière topographique, au gré des lieux qu'il explore. Le récit de son voyage en Serbie demeure attaché à la mission qu'il s'est assigné de faire connaître, pour les sauvegarder, les patrimoines en péril, mais le ton se singularise cette fois en ceci qu'il est moins « objectiviste »¹.

Certes sa vision de cette utopie mitteleuropéenne, en laquelle il plaçait son espoir concret au lendemain de l'effondrement du bloc Est, a changé et il en fustige désormais l'instrumentalisation idéologique, tant du côté des réactionnaires nostalgiques de l'ère des Habsbourgs (et donc d'une grande Autriche fière d'elle-même) que de celui des révolutionnaires, souvent d'anciens dissidents du communisme, qui ne voient en la Mitteleuropa qu'un contre-modèle en opposition au modèle soviétique (sans prendre en

¹ Jugement de l'auteur sur ces récits antérieurs « plutôt objectivistes » dans le courant de l'émission radiophonique *Zeichen und Wunder. Das Literaturgespräch* [Signes et mirades, entretien littéraire], WDR3, 25.04.2011.

compte pour certains d'entre eux son identité culturelle et sociale). Pour autant Gauß continue de voir en elle un moyen de penser l'Histoire et l'avenir, y compris de son pays l'Autriche contemporaine, d'une façon nouvelle et loin des transfigurations mythiques ou des images réductrices des cultures mitteleuropéennes. Dans *Voyage au pays de ma mère*, malgré le joug soviétique, l'effacement des traditions nationales et la destruction écologique et sociale (« apparente absence d'histoire »¹) qu'ont subies les régions mitteleuropéennes dépeintes par l'auteur, on lit encore en filigrane qu'elles sont porteuses de valeurs supranationales et d'un modèle social, dont pourrait s'inspirer l'Europe de Bruxelles. Mais le lecteur accompagne surtout l'itinéraire d'un voyageur, qui, par maints détours – aux périphéries géopolitiques et génériques –, se rapproche, pas à pas, de sa propre histoire et de lui-même.

Marie-Christin Bugelnig²
Toulouse, le 20 décembre 2016

¹ Cf. infra p. 10.

² Marie-Christin Bugelnig est ATER à l'université Toulouse Jean Jaurès. Sa thèse porte sur Karl-Markus Gauß et son écriture à la croisée des genres et des cultures. Elle est l'une des meilleures spécialistes de son œuvre sur tout le territoire européen.

Karl-Markus Gauß
« Voyage au pays de ma mère »

Traduction : Hilda Inderwildi¹

1

Le 23 juillet 2009, à 18 heures, alors que je me trouvais dans l'église catholique de Futog, je vis ma mère y faire son entrée dans le rang des communicants. Comme toutes les petites filles, elle portait une aube blanche, dont le haut était garni de dentelles, et sa chevelure noire était nouée en une épaisse queue de cheval. À travers le grand vitrail sur le côté droit de l'autel, le soleil de fin d'après-midi éclairait l'allée centrale au milieu de laquelle les fillettes, pieusement alignées, avec à leurs côtés tous les garçonnetts morts, à la queue leu-leu, trottaient vers l'autel en s'efforçant de respecter le pas cadencé. Ma mère était menue, elle le resta d'ailleurs jusqu'à son dernier jour ; dans la main droite, elle tenait son cierge de communion et son visage affichait un air de sérieux recueilli où se glissa un sourire espiègle quand elle m'aperçut dans l'ombre de la nef : Tu vois, tu as fini par venir !

Cela faisait trois jours de suite que les gens du coin prétendaient avoir vécu la journée la plus chaude de l'année.

¹ Enseignante-chercheuse en Études germaniques à l'Université Toulouse Jean Jaurès. Co-directrice de la collection « Nouvelles Scènes Allemand » aux Presses Universitaires du Midi, entre autres traductrice de théâtre allemand contemporain et de l'auteur, cinéaste, essayiste Alexander Kluge. A fondé en 2014 le collectif de traduction HERMAION et coordonne le projet labellisé Centenaire « Patrimoines nomades », au sein duquel elle traduit des journaux-récits de guerre de 1914-1918.

<http://creg.univ-tlse2.fr/accueil/membres-de-l-equipe/membres-permanents/inderwildi-hilda-83055.kjsp?RH=1278058199941>

L'avant-veille, nous avons roulé le long de millions de tournesols desséchés dans la plaine que les Serbes appellent « Srem », les Hongrois « Serémseg », et que les Souabes du Danube, qui en furent expulsés lors du rigoureux automne 1944, avaient baptisée « Sirmien ». L'itinéraire traversait des villages tout en longueur, où, parfois, quelques chiens irrités d'être réveillés en sursaut de leur sieste estivale poursuivaient un moment notre voiture, avant de faire demi-tour, furieux et déconfits ; puis il longeait des couvents bien dissimulés dans la forêt, où le patrimoine serbe a jadis survécu au long sommeil d'une apparente absence d'histoire. Tous les quelques kilomètres, sur le bord de la route, étaient offertes à la vente d'énormes pastèques, trois, quatre d'entre elles étaient coupées par le milieu et béaient sur les étals rudimentaires ; empilées, les autres formaient des pyramides vert foncé.

Le paysan s'accordait une pause à l'ombre, sous son tracteur, quand nous nous arrêtrâmes. Il se leva et commença par remonter aussitôt son maillot de corps sans manches au-dessus de son ventre, comme si cette énorme panse ballottant doucement au moindre mouvement faisait sa plus grande fierté. Tantôt croquant à belles dents tantôt aspirant goulûment, nous ingurgitâmes nos tranches de pastèque lui procurant une muette satisfaction ; c'est seulement quand nous eûmes fini qu'il demanda d'où nous venions et où nous comptions aller ; lorsque je lui eus dit que nous faisons route depuis Belgrade pour Novi Sad, afin de découvrir cette ville et ses environs où mes parents, mes grands-parents et leurs grands-parents avaient vu le jour et grandi, il loua notre projet et surtout le fait que nous ne redoutions pas de nous y attaquer précisément le jour le plus chaud de l'année.

Dans les dernières années de sa vie, ma mère avait souffert que, moi qui faisais tant de voyages et écrivais sur des groupes ethniques de Calabre, Lituanie ou Macédoine dont même le nom ne disait rien à personne, j'aie soigneusement évité de me rendre sur la terre de mes

ancêtres, la Batchka. Une mystérieuse pudeur me retenait, bien qu'on m'ait raconté dès mon plus jeune âge l'histoire de cette région dont je pouvais réciter comme une formule magique les noms de villages et de localités, telles Kikinda et Palanka, Vrsac et Odžac, Kubin et Filipova. Peut-être ce monde lointain que mes parents avaient apporté avec eux en Autriche avait-il été trop présent durant mon enfance, pour que j'accepte de m'exposer à la déception qu'aurait certainement représentée le spectacle de ce sur quoi on m'avait raconté tant de légendes. Cette image que je portais en moi depuis toujours, je ne voulais pas la voir complètement modifiée par la réalité. Mais, à cet instant, quatre ans après sa mort, je me trouvais dans l'église de Futog et tout était exactement comme ma mère me l'avait raconté et comme je me l'étais imaginé durant cinquante ans.

2

Hier, il avait fait encore plus chaud que l'avant-veille et, quand nous empruntâmes les premières voies traversant Novi Sad, la ville que ses habitants hongrois nomment Ujvidék et qui pour les Souabes du Danube s'appelait Neusatz, il n'y avait presque pas âme qui vive dans les rues et sur les places du quartier ancien. Lorsque nous parvînmes sur la place de la Liberté, Trg Slobode, au cœur de la vieille ville, le monument érigé au milieu semblait être entré en vibration. Quiconque allait à pied à cette heure se collait aux murs pour voler un peu d'ombre aux maisons, si bien que Svetozar Miletic et son infinie colère régnaient en seuls et uniques maîtres sur la place de la mairie. Il est rare qu'une ville érige un tel monument à la gloire de l'un des siens ; rien que le piédestal sur lequel il repose dépasse les deux mètres de hauteur, et dessus se tient une statue de taille surhumaine, un bronze à la patine verte, un homme à la barbe impressionnante, cheveux au vent, un poing levé à hauteur

du visage, un tribun du peuple qui en arrive au passage le plus enflammé de son discours, et qui semble fait tout entier de sa colère coulée dans le métal. Svetozar Miletic, journaliste et homme politique serbe du XIX^e siècle, avait nourri l'espoir précisément là, en Voïvodine, où cohabitaient depuis la nuit des temps plusieurs ethnies, que le soulèvement d'une seule d'entre elles, les Serbes, apporterait à toutes liberté et démocratie. Son monument le figure sur un mode presque caricatural, l'entrée en scène d'un forcené animé d'une rage qui ne nécessite pas d'autre objet qu'elle-même.

La place et ses deux rues attenantes qui la prolongeaient vers le nord et le sud, je l'avais déjà parcourue en long et en large étant enfant, avant même d'avoir jamais quitté Salzbourg, tant s'était imprimé en moi le récit qu'on m'en avait fait : la blanche cathédrale orthodoxe serbe de Saint-Georges à un bout, le palais épiscopal baroque, la silhouette élancée, haute et toute en longueur de l'église catholique du Nom-de-Marie, érigée seulement vers 1900, et, en face d'elle, la mairie de style néogothique avec ses proportions harmonieuses à l'autre bout de la place bordée par les maisons joliment rénovées d'une vieille ville de fière tradition bourgeoise. Ma mère y avait fréquenté le lycée moderne et, pour elle, Novi Sad resta attaché à son vécu de la ville, sa première rencontre avec un cosmopolitisme urbain préfigurant dans sa perception l'essence de toute cité. Je vis, partant de la place principale et conduisant en direction du sud-ouest, la Futoska, cette voie qui longe la synagogue et le cimetière juif pour sortir et rejoindre Futog, par le passé, un village à quelque trente kilomètres à l'extérieur de Neusatz, devenu aujourd'hui, Futak, la proche banlieue de Novi Sad. Ma mère était originaire de Futog et elle avait dû commencer par extorquer à son père le droit d'aller non pas au lycée allemand de Novi Sad mais au lycée serbe, Drzavna zenska realna gimnazija. Lui qui ne pouvait pas s'imaginer autre chose qu'une présence éternelle des

Souabes du Danube sur le territoire entre le Danube et la Tisza, n'en finit pas moins par céder à ses suppliques entêtées, car elle avait su le convaincre qu'il pouvait même être utile à un commerçant souabe que sa fille fréquentât cette école supérieure de l'État-nation que formaient justement les Serbes depuis 1918.

La veille au soir, nous avons rencontré Lászlo Végel, cet écrivain hongrois qui voici bientôt quarante ans renouvela la littérature de son pays par sa langue audacieuse et expérimentale ; c'est justement à la marge du territoire linguistique hongrois qu'il lui était possible de la créer, lui, ce ressortissant d'un autre État, qui baignait dans les nombreuses langues et nombreux dialectes locaux. Lászlo est un vieux monsieur tout quiet aux cheveux blancs, qui malgré sa carrure imposante et ses soixante-dix ans conserve en réalité une fébrilité et une impatience d'enfant. Dans son délicieux allemand dont les tournures insolites enchantent, il racontait des choses très inquiétantes, par exemple que Slobodan Milošević priva le Kosovo et la Voïvodine des droits reconnus à une région indépendante, ceux-là mêmes qui leur avaient été garantis sous Tito en une époque de concorde nationale. Dans son livre « Exterritorium », il relate comment, il y a vingt, trente ans, le nationalisme a progressivement gagné sa ville et ses environs, comment de bons voisins commencèrent à se regarder avec défiance et à se toiser d'un œil jaloux pour savoir qui jouissait du sort le plus enviable avec sa propriété, les autorités, ses enfants, la vie et, pour finir, avec sa nation. Un jour, des gens dont la maison et le jardin jouxtaient sa maison et son jardin depuis des décennies recommandèrent à sa vieille mère de quatre-vingt-dix ans, qui n'était guère sortie de son village et n'avait poussé qu'en de rares occasions jusqu'à la ville, jusqu'à Ujvidék, de bien vouloir retourner dans sa patrie tant qu'elle en avait encore le droit ; commençant à s'identifier par ethnies et à se référer à un État-nation qui n'est qu'une hallucination, nombre d'entre eux considéraient tout à coup

la Hongrie comme la vraie patrie de la mère de Lászlo, un pays où elle n'avait jamais vécu, qu'elle n'avait même jamais vu de toute son existence.

Avec Lászlo nous quittâmes la vieille ville en descendant vers le Danube pour nous rendre dans un restaurant au bord du fleuve ; et il faisait encore si lourd à neuf heures du soir que les moustiques, éreintés, semblaient se jeter dans les pichets de vin avec l'espoir de trouver dans l'alcool une mort rapide. Lászlo commanda pour tout le monde un goulasch de poisson que je connaissais d'épisodiques fêtes souabodanubiennes de mon enfance, dont la dégustation exige de remonter ses manches, parce qu'il faut mettre les mains dans le bouillon de paprika bien corsé pour saisir les morceaux de poisson puis s'ôter les arrêtes de la bouche une poignée de secondes après. Lászlo raconta qu'il était venu là avec Danilo Kiš et Alexander Tišma, les deux grands écrivains dont les familles, juives, avaient été presque entièrement anéanties, au moment où les nationaux-socialistes annexèrent les Balkans et que la Voïvodine fut adjugée à l'État hongrois, qu'à Novi Sad aussi les Croix fléchées se déchaînèrent. Peu de Juifs survécurent aux massacres perpétrés dans la région elle-même ou aux camps dans lesquels on les déporta.

Mais, depuis 1944, manquaient aussi en Batchka les Souabes du Danube, qui y avaient vécu durant 200 ans, avant de prendre la fuite devant les partisans ou d'être enfermés dans des camps, accusés d'avoir tous en chœur été de mèche avec les occupants, et même de les avoir fait venir dans le pays. À Novi Sad et dans la région entière, nous ne rencontrâmes que peu de gens, le plus souvent très âgés, qui parlaient encore l'allemand ; mariés à des Roumains, des Hongrois, des Monténégrins, des Serbes, ils n'avaient eu pendant les dernières décennies que de rares occasions de parler leur langue maternelle. Lászlo ne croit pas que la Voïvodine puisse regagner son caractère multi-ethnique ou même simplement qu'elle voudra affirmer ce qu'il en reste, mais il continue de l'espérer. Ses propres enfants ont quitté

la ville, la région, l'État pour vivre à l'étranger, son fils à Budapest, sa fille à Paris et leurs enfants ne reviendront, comme moi, que pour découvrir un jour à posteriori où leurs parents ont grandi.

3

La journée d'hier, jusque lors la journée la plus chaude de l'année, avait été plus chaude que celle d'avant-hier et il faisait aujourd'hui plus chaud qu'hier. C'est ce que disaient les garçons de café, les gardiens de musées ; même le policier auquel nous avons demandé notre chemin sur Mihaila Pupina, le boulevard bordé de bâtiments administratifs ne manqua pas de le mentionner. Sur la place Trg Galerija, nous trouvâmes trois musées, promesses de protection contre la canicule ; parmi eux, la fameuse galerie de peinture Matica Srpska. La Matica Srpska est l'association culturelle serbe la plus ancienne et la plus importante du genre. Elle ne fut pas fondée là mais à Budapest en 1826 par des réfugiés et des émigrants dans le but de consolider la nation serbe dans les langues et de lui offrir des musées, des revues et des maisons d'édition, afin que puisse s'affirmer sa conscience d'elle-même sur le plan national et politique. Il n'y a presque aucune nation des Balkans dont les associations culturelles et les institutions n'aient été fondées à Budapest ou Vienne, soit les métropoles de la monarchie habsbourgeoise, de même que la première grammaire et les premiers dictionnaires de quasiment toutes les langues slaves furent rédigés à Vienne d'où ils retournèrent dans les villes des nations et nationalités en éclosion pour devenir, une ou deux générations plus tard, des armes contre la souveraineté des Habsbourgs. En 1864, Matica Srpska déménagea à Novi Sad, une ville appartenant elle aussi à la monarchie danubienne et dont le grand Vuk Stefanović Karadžić, qui, durant son exil viennois, s'était occupé de codifier la langue serbe et de la

doter d'une écriture normée, disait que nulle part au monde, ne vivaient autant de Serbes réunis. Belgrade compte aujourd'hui cinq fois plus d'habitants que Novi Sad, mais, à l'époque, les Ottomans venaient une fois de plus de réprimer une révolte de patriotes serbes, d'en assassiner toute une ribambelle rassemblée et ligotée sur la Terazije, la place tout en longueur au cœur de la ville, et de contraindre à la fuite des milliers d'autres.

Visiter les musées serbes, c'est une désolation à vous serrer le cœur. La pauvreté du pays est si grande et les motivations des dirigeants si éloignés de la culture, que partout ils se délabrent et sont fermés en de nombreux endroits, parce que les bâtiments sont dans un tel état qu'on doit entreposer les collections hors les murs. Le musée Matica Srpska de Novi Sad avait lui aussi connu des temps meilleurs et des taux de fréquentation plus élevés. Nous y fûmes accueillis avec chaleur, comme si nous étions les premiers depuis des mois à oser nous y risquer ; et comme le préposé à l'entrée du musée ne pouvait pas nous rendre la monnaie sur notre gros billet, il nous consentit, avec une magnanimité qui semblait balayer l'inanité des richesses terrestres, un rabais d'environ la moitié du prix d'entrée déjà bas. La conservatrice, une dame âgée, avec le chic des pauvres, se hâta de nous guider à travers toutes les salles et tous les étages, pour un premier repérage, avant de se retirer en toute confiance et de nous laisser passer de longues heures sans surveillance devant les œuvres d'art. Je ne pus m'empêcher de penser à chez nous, à un musée de Vienne pour lequel je devais rédiger un texte de catalogue d'expo, et dans lequel un gardien m'avait suivi à tous les étages, ne me lâchant pas d'une semelle, toujours là, pour me terrasser au cas où, titillé par le démon, il me prendrait l'envie de pointer un spray introduit en douce sur une aquarelle de Waldmüller.

Déployant son fonds riche en trésors d'art, le musée de la Matica Srpska invite en même temps les visiteurs à se faire une idée précise de l'histoire serbe. D'abord, durant les

siècles après que les Ottomans eurent anéanti le royaume médiéval des Serbes, le serbisme ne put survivre que dans la foi en le dieu et les saints de l'orthodoxie, dont la présence tangible sont les icônes. Au XVIII^e siècle, on découvrit, y compris dans les Balkans, l'individu, cette nouveauté qui fit date dans l'histoire du monde, et on s'empessa de la camper sur des portraits marquants, d'aspect réaliste. Puis au XIX^e et XX^e siècle fleurirent dans les arts plastiques de la Serbie, pas différente en cela du restant de l'Europe, des techniques et des thèmes, des modes et des marottes à profusion. Qu'on nous serve dans les grands musées du monde occidental le sempiternel chapelet de Kandinsky à Warhol et Beuys en passant par Picasso, et que les musées ne se distinguent plus que par leur architecture, et souvent même pas, a définitivement rendu le tourisme muséal d'un réel ennui, car le touriste culturel visite les musées pour y voir ce qu'il connaît déjà d'autres musées et dont il s'est laissé convaincre en les visitant qu'il s'agit d'un art majeur en regard duquel visiter les musées lui est un devoir culturel. Naturellement, cela a moins à voir avec l'art qu'avec le pouvoir politique et la supériorité financière si dans les musées du monde seul un aperçu vaut pour tout l'art du monde et si par exemple on n'y voit rien ou presque de ces siècles où on dessina et peignit dans les Balkans aussi ; c'est seulement lorsque les artistes des Balkans les laissaient derrière eux en changeant de nationalité pour rentrer dans la course à Paris qu'on les prit en considération à l'instar d'Arthur Brauner, pour ne citer que cet unique Roumain, qui se fit un nom en tant qu'artiste français.

Suivant mon habitude, je me mis à la recherche dans ce musée aussi, beau et frais, qui avait dû licencier presque tout son personnel, de l'unique tableau que je souhaiterais conserver en mémoire. Jamais encore, je n'ai réussi à en retenir plus d'un, que ce soit dans un musée ou dans une église. Il datait de la deuxième décennie du XX^e siècle ; c'était un autoportrait mis en scène dans un environnement chargé

de symboles, et représentant une scène d'auberge : on y voit le peintre attablé dans un bouge, avec devant lui la carafe de vin presque noir sur la nappe blanche froissée, un verre à moitié plein dans une main, une cigarette dans l'autre. Venant du fond à droite, un violoniste se penche par-dessus son épaule ; à gauche, depuis l'intérieur sombre de la pièce, deux ivrognes observent ce qui va se passer entre l'hôte qui leur tourne le dos et le violoniste. En ce qui concerne ce dernier, il présente un caractère particulier, car ce qu'il porte sur les épaules est bel et bien une tête de mort aux orbites vides, et au lieu de doigts, ce sont ses os, dont toute la chair de la vie a été raclée, qu'il promène sur le manche du violon ; c'est donc la Mort, qui joue du crincrin derrière le buveur et qui s'est faufilée tout près de lui au son de la musique.

Mais ce n'est pas cela qui donne au tableau son caractère particulier, c'est la mine que fait nonobstant l'homme portraituré. Sa chevelure est vigoureuse et brune, tout comme sa moustache ; c'est un homme bien de sa personne et plein de vitalité, la quarantaine passée. Il a la mort sur le dos, mais il boit et il fume – et il sourit. Il n'y a pas d'arrogance dans ce sourire qui n'a l'air ni méprisant ni craintif ou abattu et résigné. Cet homme sait que la mort joue à son oreille et il sait que son heure va bientôt sonner. La mort ne s'approche pas dans son dos, c'est plutôt lui qui lui tourne joyeusement le dos. C'est sa quiétude, encore inébranlable en cet instant particulier, son avant-dernier, qui me tient en arrêt devant ce tableau de Stevan Aleksić, le petit-fils du plus fameux peintre d'église du XIX^e siècle, qui est mort à quarante-sept ans en 1923 à Modoš (Jaša Tomić) aujourd'hui à la frontière avec la Roumanie, deux ans après avoir réalisé cet autoportrait. La quiétude ne se nourrit d'aucune espérance religieuse, ni non plus d'aucune certitude nationale ou doctrine du salut universel ; elle n'a pas d'autre raison qu'elle-même et peut-être l'esprit de cette ville qu'on a si souvent renié. On devrait emmener un fois par an au musée Matica Srpska les gens de la place de la Liberté où

l'on a érigé un monument à leur vice, la grande colère, pour leur montrer le portrait de leur vertu d'urbanité, de l'aimable quiétude.

4

La longue étendue de la place principale de Novi Sad est bordée de quelques bâtiments marquants dont le Palais Tanurdzic est le fleuron. Alexander Tišma, qui y habita durant quelques années, compara cette gigantesque maison d'habitation de quatre étages et un cinquième posé sur les autres avec un léger retrait, tel un élégant pont supérieur, à un vaisseau dont la proue surplomberait la place. L'étroite proue aux angles arrondis se prolonge dans le sens de la longueur par une façade d'environ cent mètres, sur laquelle se trouvent au rez-de-chaussée les entrées de nombreuses firmes et de nombreux magasins. La maison tranche beaucoup sur le reste de l'environnement, du fait de sa façade ocre rouge, sa structure géométrique, ses bords arrondis et son architecture rappelant le style Bauhaus qui contraste très vivement avec les constructions historiques et historisantes de la vieille ville. Nous étions assis sous les bâches plastiques d'un glacier, qui semblaient avoir pour effet de réchauffer encore plus l'air chargé d'humidité et, léthargiques, nous fixions le palais nous faisant face ; dans les fibrillations de la lumière, avec ses peintures attaquées par le soleil, voilà qu'il m'apparaissait tel un puissant vaisseau du désert venu s'échouer sur le fond d'une mer pannonienne asséchée et arrimé là pour la nuit des temps. Lorsqu'Alexander Tišma emménagea dans le vaisseau du désert, il portait encore le nom que lui avaient donné en 1933 l'architecte Dorde Tabaković et son maître d'œuvre : Palais Mercure.

À l'époque où Tišma devint résident du Mercure, il avait dans les vingt-cinq ans et cela ne faisait pas très longtemps

qu'il était de retour dans sa ville natale. Fils d'une Juive hongroise et d'un Serbe, il avait échappé à l'extermination à laquelle il était voué après la « rafle de Novi Sad », ce terrible coup porté aux Juifs et aux Serbes en janvier 1942 par les soldats, les gendarmes et les innombrables suppôts des occupants hongrois, en quittant secrètement la ville pour aller se cacher à Budapest, au cœur de la menace. Là, il réfléchit longuement à la langue dans laquelle il ferait mieux de débiter sa carrière poétique, le hongrois ou le serbo-croate pour lequel il finit par opter. Quand la guerre fut terminée, il découvrit qu'il y avait quelque chose en lui qui, l'accompagnant comme une sorte d'ombre intérieure et assombrissant en permanence sa vie, définirait son écriture : la honte ; la honte d'avoir survécu et de ne s'être occupé, en monomaniaque, que de lui-même, ses désirs sexuels et ses projets littéraires, sans avoir développé, durant les années d'occupation le moindre sentiment d'empathie pour ses concitoyens persécutés, alors que nombre d'entre eux le payaient de leur vie. Le journal qu'il tint dans ces années-là et qu'il ne publia qu'à la vieillesse met le lecteur au supplice, non parce qu'il relaterait les horreurs qui se produisaient chaque jour à cette époque ou dépeindrait le danger pesant aussi sur son rédacteur mais parce que rien de tout cela, la cruauté du temps, n'y joue vraiment de rôle. Tišma note avoir traversé de nuit la place « Adolf Hitler », mais sans développer de raisonnement sur le fait qu'en plein centre de Budapest une place historique puisse porter ce nom ; il préfère se répandre sur ses « prises » que fait le « chasseur » précisément sur la place Adolf Hitler, des femmes de soldats qui sont au front, esseulées et en manque, et qu'il séduit pour une nuit d'amour.

De retour à Novi Sad, Tišma commença une carrière de journaliste et de lecteur pour une maison d'édition, en adoptant au début la droite ligne du parti communiste ; ce tournant lui semblait à lui-même, qui s'était si longtemps abstenu de se mêler aux événements politiques, à la fois

stupéfiant et légitime. Lorsqu'il eut acquis quelque renommée, la Ligue des Communistes de Yougoslavie lui attribua une mansarde au Palais Mercure où on logeait, dans une centaine de studios et d'appartements, des personnes dont le travail passait pour important au niveau politique, et que le privilège d'habiter sur la place centrale dans le bâtiment le plus moderne de la ville devait conforter dans leur ardeur à servir la cause. Tišma ne fut pas très longtemps un fidèle du parti, cela s'expliquait moins par le fait qu'il aurait eu à redire à ses théories ou sa pratique politique dans la Yougoslavie socialiste et multi-ethnique qu'en raison de son pessimisme incurable qui l'empêchait de partager l'optimisme et le pathos de la reconstruction propre aux communistes, de même que leurs efforts pour l'avènement d'un « homme nouveau ».

Plusieurs décennies après, il fit paraître son roman *Le livre de Blam*, dont le protagoniste velléitaire est submergé par les tourments du souvenir et habite au dernier étage du Palais Mercure. De là, Miroslaw Blam observe la ville qui est en train de reprendre forme après son naufrage au moment de l'occupation ; de là, il chemine chaque jour à travers Novi Sad. *Le livre de Blam*, c'est l'histoire d'un homme qui a survécu et qui ne parvient plus à s'orienter dans la vie, qui n'en a même plus envie, car il l'envisage comme une trahison envers ses amis et ses proches assassinés, une trahison envers ces habitants anonymes de la ville qui offrirent leur vie pour résister ou qui furent victimes de la terreur de l'occupation en personnages que n'animait pas une once de vindicte. Il me semble que pour Tišma survivre signifiait paradoxalement moins *qu'avoir* survécu. Il n'a presque livré aucun détail de la façon dont il a réussi à survivre dans le journal qu'il écrivit au moment même où il devait se préoccuper de survivre jour après jour ; *avoir* survécu puis arpenter par la suite en survivant un monde où manquaient ceux qu'on avait assassinés et qui courraient le danger d'être oubliés ou de ne plus manquer à personne, soit de venir à ne

plus manquer du tout, devint en revanche sous l'effet d'un éclatant désespoir le grand thème de sa littérature.

Le livre de Blam est aussi la chronique d'une ville qui change si vite après la guerre que les traces des gens déportés et tués auront tôt fait de disparaître. Ces rues et ces venelles, à travers lesquelles on les conduisit par groupes en janvier 1942 sont démolies pour en faire de larges boulevards ; ces maisons où les sections d'assaut venaient les chercher sont rasées, tout comme celles où se terraient leurs voisins pour ne pas voir les longues files qu'ils formaient et dont d'autres, nombreux, accouraient pour se mêler au grand passage à tabac et les rouer impunément de coups, ainsi qu'y encourageait le pouvoir fasciste ayant droit de vie et de mort ; ils paraissaient tout à coup déchaînés, comme s'ils avaient attendu toute leur vie de pouvoir asséner de grands coups sur le crâne de l'homme devant lequel ils avaient coutume de soulever leur chapeau et de cracher à la figure d'une madame. On a bloqué l'accès aux charniers où les innombrables corps étaient empilés et il n'est pas facile pour Miroslaw Blam de retrouver la trace de sa jeunesse. Cependant, il part chaque jour à sa recherche et, tandis qu'il déambule dans sa ville en flâneur qui se laisse aller à la dérive dans le monde, en proie à un spleen discret, il convoque en lui la topographie de la terreur : de l'extrémité sud-ouest de la place centrale partait jadis la rue des Juifs, qui est réduite maintenant à un moignon, car elle coupée à vingt, trente mètres par un nouveau boulevard à plusieurs voies. Pour chacune des maisons qui n'est plus là, Blam se souvient de ceux qui les habitait par le passé, des informations qu'il a pu obtenir au sujet de leur disparition, de la façon dont ils trouvèrent la mort, dans cette rue ou sur les berges du Danube où on les forçait de se rendre à pied pour y être abattus, fusillés sur la plage puis poussés sous la glace du fleuve gelé.

Le roman de *Tišma à l'esprit*, je parcourus toute la ville qui avait sans cesse continué de changer depuis l'époque où

Miroslaw Blam n'y retrouvait plus ses repères. Dans l'ancienne rue juive qu'il désignait comme un « moignon », les mêmes maisons modernes qu'on trouve partout présentent aujourd'hui leurs façades lisses et les mêmes boutiques chic dont les vitrines sont décorées de la même manière et avec le même clinquant que partout ailleurs. Mais, alors que j'attendais de pouvoir traverser le boulevard bruyant et passant, ce qui n'allait pas sans difficulté, je vis que la Jevrejska avait un prolongement de l'autre côté, en face, et que se dressait à peu de distance une imposante synagogue dont la façade était échafaudée. Après le boulevard qui marque la fin de la vieille ville délimitée par le Danube et une sorte de ceinture de circulation, l'ancienne rue juive s'est transformée en une voie large sur laquelle filent les autos et où le charme coquet du centre-ville devient vite poussiéreux et miséreux. Le trafic de la matinée grondait, l'asphalte fumait, les autos klaxonnaient, mais lorsque j'atteignis la synagogue, une construction haute et massive, telle une forteresse de style mauresque, faite de milliers de petites tuiles brunes et blanches, j'entrai, pas à pas, dans un autre monde, un monde de silence. La synagogue est circonscrite par une grille de fer forgé que je redoutais de trouver belle et élégante, car, en avril 1944, elle s'avéra redoutable pour de nombreuses personnes, la ligne de démarcation entre vie et mort. À l'époque, on reconvertit la synagogue en *Dulag (Durchgangslager)*, un camp de transit, où l'on rassemblait et maintenait quelques jours les Juifs qui avaient survécu à la rafle deux années plus tôt, avant de les déporter dans les camps d'extermination. Quelques centaines de malheureux se tenaient en rangs serrés derrière la grille de fer noire et passaient la nuit dans le grand hall du temple où les ouvriers du bâtiment faisaient à présent leur pause de midi. Les Juifs, citoyennes et citoyens de la ville de Novi Sad, que les Souabes appelaient Neusatz et les Hongrois Ujvidek, se tenaient au-delà de la grille avec leurs valises dans un silence apathique et de ce côté-ci de la grille pas le moindre

voisin souabe, hongrois ou slovaque pour prendre congé d'eux ou même empêcher leur déportation : de ce côté, ne se tenait que la seule créature.

Dans un passage effroyable, et effroyablement beau, de son roman, Tišma raconte de manière très imagée que les chiens dont les maîtres étaient prisonniers derrière la grille se refusaient à quitter leur poste, que les gardes les battaient comme plâtre pour les chasser, à la différence des humains récalcitrants qu'ils tuaient par balles ; cependant, même battus et chassés, ils revenaient toujours se coucher dans la poussière en face de la synagogue ou l'encercler en hurlant, ils furent les seuls dans cette ville, démunis, craintifs et inquiets, à se refuser d'oublier ceux qu'on vouait à une mort certaine mais qui n'avaient pas encore quitté leur ville. Au quatrième jour, les détenus du *Dulag* furent conduits à la gare dans la nuit, accompagnés par les aboiements, joyeux cette fois, de leurs chiens qui, ayant repéré leurs maîtres dans la foule, marchèrent à leur côté jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à la gare. Là, « ils donnèrent des coups de truffes à leurs maîtres et reçurent quelques friandises économisées. Puis ils restèrent seuls entre les rails. Ils coururent un petit moment derrière le train, puis abandonnèrent, faute de pouvoir encore flairer l'odeur familière. Ils scrutèrent tout penauds les champs et les fossés entre lesquels ils étaient passés, rafraîchirent leurs longues langues rouges pendantes puis s'en retournèrent en direction de la ville, les uns derrière les autres. »

Les ouvriers, qui venaient de terminer leur déjeuner, me firent signe cordialement, lorsqu'ils ressortirent dehors ; j'étais assis au premier rang du lieu de culte qui n'en était plus un et regardais le piano à queue protégé par une toile plastique. Cela faisait bien longtemps qu'on n'y célébrait plus la moindre fête religieuse mais qu'on y donnait des concerts ; déjà en son temps, Blam, le survivant, s'y tenait pour écouter l'orchestre de chambre de la Philharmonie, abîmé dans des pensées qui se muèrent en une décision soudaine mais

tardive pour lui. Entouré par ces amis de la musique plongés dans une écoute recueillie et au milieu desquels il découvre le rang clairsemé des survivants, lui arrive dans l'harmonie des sons la question primordiale, celle qu'il n'osait pas se poser depuis si longtemps : en quoi tout cela me regarde-t-il au fond ? Qu'ai-je à voir avec ça ? Pas simplement avec la musique, avec les amis de la musique, au titre desquels il se trouvait là, mais aussi avec toutes ces nombreuses personnes qui avaient l'habitude d'y venir par le passé, quand la salle de concert était encore un lieu d'assemblée religieuse, pour entretenir les rites d'une religion, en laquelle, lui, Blam n'avait pourtant jamais eu foi, de même qu'il n'appartenait pas à sa communauté, la communauté juive, parce qu'il l'aurait décidé de son propre chef mais parce que d'autres l'avaient affecté d'autorité au judaïsme, le condamnant en quelque sorte à une identité juive. Il se sent étranger dans cette salle de concert, dans ce temple du judaïsme ; jamais « les chants et les paroles orientales, cette fébrilité des actions rituelles », ne l'avaient ému et, à l'instar de son père « qui faisait un détour pour éviter le temple auquel il préférait l'épaisse fumée des cafés », il n'avait entretenu aucune relation avec la diaspora. Ce qui n'empêcha pas que le père Blam soit déporté et assassiné en Juif et que son fils qui en réchappa se sente obligé durant quelques années de rester fidèle à une communauté qu'il ne ressentait pas du tout comme la sienne.

Tel est le malheur du survivant, il ne sera plus jamais son propre maître et ruminera sans cesse au sujet de « la fidélité et la trahison », ainsi que s'intitule un autre livre torturant et torturé d'Alexander Tışma ; au sujet d'une fidélité qu'il se contraint à manifester envers des personnes et des choses qui lui sont étrangères et au sujet d'une trahison qu'il croit commettre dès lors qu'il se conduit de la manière qui lui serait la plus adaptée depuis toujours. C'est en ruminant ainsi que Blam prend une décision, il ne mènera plus « une vie d'hypocrisie » et voilà pourquoi il se lève au beau milieu du

concert, juste au moment où les cordes sont au comble de la jubilation, il quitte la synagogue et salle de concert, dont il ne passera plus le seuil, s'en va à travers la ville qui se fige en une inconnue glaciale ; il le fait rien que pour lui et se délie du devoir de fidélité envers les morts qui marchèrent là avant lui. Il ne souhaite rien tant que vivre en solitaire, pour soi, sans engagement ni obligation, ce survivant qui ne veut pas être un survivant mais le demeurera à jamais.

5

Dans l'allée des Châtaigniers, autrefois rue Bem puis rue d'Allemagne et aujourd'hui Cirpanova ulica, il n'y a plus l'ombre d'un châtaignier. Je longeai une rue bordée d'immeubles de cinq et six étages, dont les cafés avaient sorti leur mobilier de plastique sur le trottoir, et plus rien ne rappelait le temps où son nom rendait hommage à un héros hongrois de la Révolution¹ ou autres artisans allemands qui vivaient dans cette rue et y tenaient des boutiques. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la région entière, sa capitale Novi Sad y compris, tomba sous juridiction hongroise. Depuis que les Habsbourg tentaient de consolider leur puissance devenue fragile par « le Compromis » institutionnel austro-hongrois, régnaient sur nombre de leurs fiefs au sud-est du royaume les Magnats hongrois² menant partout une politique de magyarisation stupide dont ils prétendaient avec suffisance, pétris de leur arrogante fierté nationale, qu'elle apporterait le cadeau de la culture européenne aux peuples barbares de la périphérie. Il advint

¹ NdT. Józef Bem, héros national polonais et hongrois, formé aux idéaux de la Révolution française : figure importante des mouvements nationaux d'Europe centrale et balkanique.

² NdT. En Hongrie, il s'agit d'un titre de noblesse désignant depuis le XIV^e siècle les descendants des « barons du royaume ».

ainsi qu'une rue partant du centre de Novi Sad rappelât le souvenir du chef révolutionnaire hongrois Józef Bem qui, en 1848 et 1849, infligea de lourdes défaites aux Habsbourg en Transylvanie primitive¹. Quand la révolte hongroise finit par être réprimée, Bem, génial stratège fervent du bruit des batailles et des cris de guerre, avait pris la fuite pour Stamboul, s'était converti à l'islam à la cour du Sultan ottoman et avait été nommé à la tête d'un groupe d'armées qui s'efforça sous son commandement de ramener à la raison par force massacres les provinces insoumises. Et l'on baptisa une rue de Novi Sad du nom d'un homme qui fut d'abord général d'une armée révolutionnaire bourgeoise nationale puis général d'une troupe ottomane féodale dont la mission consistait à noyer dans le sang les révoltes nationales ! Est remarquable dans cette affaire, non seulement le personnage que les Hongrois étaient prêts à honorer en héros hongrois mais aussi le fait qu'il soit possible, dans ce gigantesque royaume habsbourgeois multi-ethnique, de nommer des rues, des places, des écoles d'après des hommes de guerre, qui le combattaient militairement et servaient comme officiers dans des armées ennemies. Je suis certain qu'on n'a rien vu de pareil, nulle part, depuis ce temps-là.

C'en fut terminé de la rue Bem en 1918, lorsque la monarchie des Habsbourg se désintégra et que la Hongrie se trouva amputée de régions qu'elle avait gouvernées, parmi elles, la Transylvanie, le Banat et la Batchka, la Slovaquie. Dans le tout récent royaume yougoslave auquel appartenait désormais la ville de Novi Sad, Neusatz, l'allemande, Ujvidek, la hongroise, la rue de Bem devint la rue de l'Allemagne, car, durant l'entre-deux-guerres, il y vivait principalement des Allemands, mais aussi des Juifs, dont plusieurs se comptaient au nombre des Hongrois, d'autres

¹ NdT. Du XI^e siècle à 1918, la Transylvanie est une région d'un tiers plus petite que l'actuelle Transylvanie (au centre de la Roumanie).

des Serbes et d'autres encore des Allemands. La rue Cirpanova, où on ne ressent plus aujourd'hui le besoin de héros hongrois et d'artisans allemands, est une rue non dénuée de charme et sans mémoire dans laquelle plus rien ne rappelle son histoire ; même le puits artésien logé dans un petit renforcement, qui crachait de l'eau à jet continu, et le grand square pour enfants, dont il est question dans les livres anciens, ont disparu.

Plus rien ne témoigne du monde d'avant-hier, de l'ère hongroise, des cordonniers, jardiniers, menuisiers, plombiers, cochers et maçons allemands, que je trouvai dans un vieux registre d'état civil ; et ce qui se délabre est presque neuf, même si c'est déjà prêt de tomber en ruine, la mode d'hier après-midi qui serait déjà usée jusqu'à la trame et montrerait ses trous. Quiconque viendrait ici à la recherche de son enfance, aurait du mal à trouver un jalon à partir duquel s'orienter, une vue sur la rue, entre les maisons, sur une jachère, susceptible de raviver ses souvenirs. Andreas Sam lui aussi a cherché l'allée des Châtaigniers après la Seconde Guerre mondiale, sans la trouver ; ce qu'il trouva au milieu de cette reconstruction galopante, c'était ce qui manquait, ce qui n'était plus là, à Novi Sad dans l'allée des Châtaigniers dont on avait abattu les arbres pour faire de la place aux immeubles et à la rue modernes.

Andreas Sam est un survivant, de l'espèce de Wladimir Blam ; ce n'est pas par hasard que leurs noms se ressemblent. Peut-être Danilo Kiš et Alexander Tišma ont-ils voulu se rendre mutuellement hommage à travers les noms de leurs protagonistes ; en tout cas, ils procédèrent de façon radicalement différente pour prêter forme sur le plan littéraire à leur destin placé sous les mêmes sombres auspices.

Danilo Kiš, cet étranger en marge des étrangers, sûr de lui et farouche, a voué sa littérature à la tentative obsessionnelle de se sentir à nouveau chez lui en ce monde. Les romans de ce Juif pannonien tendent tous vers un seul et unique

objectif : par l'effort de remémoration et la force de l'évocation poétique, faire revivre en littérature un monde entier qui en réalité ne s'est pas éteint dans la mélancolie mais qu'on a rayé de la carte ; cette Mitteleuropa ou Europe centrale dont la Pannonie, la petite base expérimentale où entre Danube, Save et Tisza, plusieurs ethnies jouaient les cobayes dans l'expérience du vivre-ensemble, fut une belle région, jusqu'à ce que d'abord le poison du nationalisme s'y instillât, de toutes parts, et que plus tard les nationaux-socialistes et les Croix fléchées hongroises la traversent en répandant une traînée de sang au cours de leur chasse aux Juifs (or, en Pannonie, ce sont les Juifs qui avaient servi de pont entre les ethnies, d'intermédiaire entre les nationalités).

Dans sa trilogie *Familienzirkus* (*Cirque familial*), Kiš tente de se représenter son père déporté, une ombre bruissante qui traversa son enfance en « redingot » et chapeau, puis un jour cessa de passer, pour ne plus jamais revenir. Comme pour son père, qui demeurera à jamais cette évanescence silhouette d'homme à la fleur de l'âge, il essaie de redonner un nom, un visage, une biographie à ces innombrables personnes qui ont disparu de la maison, du quartier, de la ville de son enfance. Il veut mettre un nom sur tout, sur littéralement tout, ce qui atteste leur existence révolue, dans son vaste témoignage contre la mort. Il embrasse avec ferveur une religion du détail mais tel est ce croyant qu'il s'accuse lui-même de trop faibles forces ; car plus il met de concentration à se souvenir, à exhumer de sa mémoire d'infimes choses, des engins, les voix oubliées, les images effacées, à énumérer sur des pages et des pages les noms des voisins, amis et proches qui furent assassinés ou qui ont péri avec ce monde qu'ils composaient tous ensemble, plus il prend douloureusement conscience que son projet est voué à l'échec. Dans les litanies qu'il dédie aux objets ou aux biographies, par lesquelles il invoque sa Pannonie à lui ; dans ces litanies à la mémoire de choses depuis longtemps décomposées, d'habitations délabrées, d'atmosphères

disséminées par les vents, on perçoit immanquablement, comme à l'orgue de barbarie, la plainte de l'échec. Car aucun recensement ne saurait jamais être exhaustif, chaque nouveau détail repousse plus loin l'exhaustivité. L'infini grandit à mesure qu'on s'en rapproche, toujours plus loin, à l'infini ; nonobstant, qu'elle soit irréalisable, ne discrédite aucunement l'entreprise en soi ; au contraire, son caractère irréalisable nous prouve combien est nécessaire cette tentative de recréer par le souvenir, l'hallucination, l'écriture, le monde réduit en cendres, une tentative qui jamais n'aboutira et à laquelle on n'aura, pour cette raison même, jamais le droit de mettre un terme.

6

En fin d'après-midi, nous partîmes pour Futog. Au cimetière juif qui se situe sur la voie Futoska en sortant de la ville, il nous fut presque impossible de découvrir de nouvelles tombes ; rares sont les Juifs qui meurent là, car plus aucun Juif ou presque ne vit là. La route était très fréquentée ; comme la plupart des villes d'assez grande importance, les abords de Novi Sad s'effrangent en zones d'activités et centres commerciaux inesthétiques. Au bout d'un moment, nous vîmes les lotissements neufs avec leurs maisons pour une à deux familles, posées les unes à côté des autres comme des châteaux imaginaires au clinquant singulièrement provisoire. Y vivaient les gens amenés par la dernière vague de colons, voici quelques années. Dès après la Seconde Guerre mondiale, de nombreux Monténégrins étaient déplacés en Voïvodine ; les villages où se mêlaient autrefois les nationalités, que leurs habitants allemands avaient désertés ou qui avaient fait l'objet de purges ethniques, devaient être remplis, sans quoi ils mourraient. Poussés par la misère, des paysans du Monténégro, vinrent s'installer en Batchka ; habitués à arracher à un pays de

montagne de modestes récoltes, ils ne parvinrent pas si vite à trouver leurs marques dans la région plate où on les avait transplantés et où prospéraient des fruits et céréales d'un type qui ne leur était pas familier. Comme toutes les régions prises dans l'engrenage de la violence et de la contre-violence, de la persécution puis de la vengeance, et qui tentent d'en sortir par un ouragan de purification ethnique, la Voïvodine elle aussi a subi des dommages aux effets durables du fait que le maillage séculaire des nations et des nationalités ait été détruit. En définitive, ceux-là mêmes qui s'étaient approprié les biens et richesses des populations souabes expulsées étaient plus pauvres qu'auparavant – qu'auraient-ils bien pu faire de ces maisons vides, ces champs et ces vergers en friches. Et voilà qu'il y a quelques années, au moment où, après deux générations, ils se sentaient enfin chez eux en ce terroir, ayant compris comment on pouvait y vivre, vivre de lui et avec lui, voilà qu'arrivait le flot suivant de nouveaux. Des Serbes par milliers, obligés de fuir le Kosovo où ils avaient de tout temps été chez eux ; ils débarquaient, appelés par le gouvernement nationaliste serbe des années 1990, qui comptait renforcer ainsi de manière significative la majorité serbe ; et ils apportaient avec eux leur mode de vie ancestral que de nombreux résidents de plus longue date jugent douteux voire exécrationnel. Un Hongrois qui s'était assis à notre table dans un café de Novi Sad, avait vu rouge, lorsqu'aiguillonné par ma curiosité un peu malsaine, je l'avais entraîné à raconter ; et ce qui le rendait marri dans cette ère nouvelle, c'était avant tout la modification des traditions culinaires ; effectivement, nous avons pu voir partout au bord de la route les petites baraques à frites assez improvisées qui servaient des *cevapcici* et de la viande grillée. Chez nous, s'indignait l'homme, où l'on ne connaissait guère les *cevapcici* que de ses vacances à l'étranger, si on les connaissait, il y a quelques années encore ; car, ici, on n'avait mangé jusque lors que du goulasch et du *strudel*, tout comme

à Vienne et Budapest, et non des *börek* ou des *cevapci* comme à Belgrade ou Niš. Mais depuis que les Albanais, c'est ainsi qu'il nommait les Serbes qui avaient fui le Kosovo avant les Albanais, donc depuis que les Albanais étaient là et que le gouvernement serbe leur construisait les meilleurs quartiers, les plats qui avaient fait le lien entre la région de Voïvodine et l'Europe centrale se trouvaient relégués à l'arrière-plan dans une impitoyable et quotidienne guerre des cuisines... Il était petit et ramassé, et quand il s'emporta, il me sembla que sa tête n'était pas posée sur son cou mais qu'elle avait été vissée dessus, avec un ou deux tours en trop. On avait l'impression que son crâne reposait sur son sternum, solidement enchâssé dans les omoplates ; et je m'étonnais de ce que le courroux ait pris chez lui une forme quasiment physique, qu'il se soit érigé en monument de lui-même.

À un moment, je découvris au bord de la route le panneau marqué Futak ; pour un peu, nous aurions continué notre route qui faisait traverser des banlieues hideuses, tant ce Futak voulait se faire discret et tant semblait morne ce qu'il promettait. Cependant, à peine avait-on bifurqué du grand axe routier qu'on entra dans un autre monde aux allures de village, traversé par une longue rue droite, avec l'église orthodoxe à une extrémité et la catholique à l'autre. De cette rue partaient des rues perpendiculaires plus petites reliées entre elles par d'autres rues à la perpendiculaire – l'ordre strictement géométrique d'un monde clair et, ma mère l'avait souvent raconté, portant l'empreinte d'un fort contrôle social. Dans cette part de Serbie, longtemps habsbourgeoise, rien ou presque ne distinguait l'église orthodoxe de la catholique ; en Batchka et au Banat, plusieurs églises orthodoxes étaient même peintes en jaune *Schönbrunn* ; seule la forme différente de la croix au sommet du clocher indiquait son appartenance à l'orthodoxie. On a flanqué récemment à côté de cette vieille église, au beau milieu de son parvis, un volumineux bâtiment neuf,

d'architecture byzantine, de sorte que se tient désormais, jouxtant la vieille église dont on a conservé le style baroque, une église neuve, édifiée au tout début du XXI^e siècle dans le style du XV^e. C'est le synode serbe qui, voici quelques années, a édicté en norme cette grotesque architecture sacrée, de sorte que toutes les maisons de Dieu neuves font l'effet d'avoir été construites bien avant l'invention de la modernité, quand le monde parfait était encore intact et rayonnait à la lumière du soleil de l'Orient.

Les rues partant de la rue principale étaient bordées par des maisons individuelles modestes dont on exploitait les petits jardins de manière intensive et où poussaient en lignes très serrées des haricots, des plants de tomates et de poivrons, des pommiers et des abricotiers. Nous arpentâmes le lieu, en tous sens ; en ce jour de canicule, il semblait avoir été vidé de ses habitants ; il n'y avait presque pas âme qui vive, presque pas de bruit. On n'entendait qu'un léger murmure qui se transformait progressivement en un lointain grondement. Sans que je sache pourquoi, j'eus subitement la sensation que le Danube, le fleuve de mon enfance et de tous les récits, devait être tout proche.

Devant nous se dressait un petit remblai de terre sur lequel passait de temps à autre un cycliste. Et, derrière ce rempart, une prairie, dont la partie basse était plantée d'arbres et de buissons, descendait au fleuve que nous pouvions voir à moins de cent mètres. Et voici que tout d'un coup on entendait à nouveau du bruit : une polyphonie, les cris mêlés d'une kyrielle d'enfants au comble du plaisir. Aucun autre plaisir, avait coutume de dire ma mère même au soir de sa vie, ne saurait se mesurer au plaisir que lui procuraient les journées d'été sur la berge du Danube, quand elle était petite-fille, qu'elle se jetait dans le fleuve pour se laisser porter sur une centaine de mètres par le courant descendant, avant de retourner sur le rempart. Et l'apothéose de la baignade était atteinte au moment où le vendeur de glaces sur son bicycle – comme on appelait alors

le vélo – passait, dans l’après-midi, faisait retentir sa grosse cloche, criait « sladoled », et que les enfants se précipitaient du fleuve vers le rempart pour s’acheter une « crème glacée ».

C’était comme si la réalité se montrait disposée à confirmer les histoires qu’on raconte, car lorsque, nous éloignant du village, nous montâmes sur le rempart, avec devant nous le Danube et dans les oreilles la joie de vivre polyphonique des enfants serbes qui s’amusaient là, comme sur commande, un homme arrêta son vélo cargo à moins de dix mètres de nous, prit sa cloche pour la faire sonner vigoureusement et crier « sladoled » ; après quoi, une nuée d’enfants accourut derechef depuis le fleuve, suivis par des adolescents qui s’approchaient un peu moins vite, de jeunes couples étroitement enlacés fermaient la marche. Nous étions médusés, ma femme qui tenait les histoires de ces étés au bord du Danube de la bouche même de ma mère, nos amis auxquels j’avais rapporté durant le trajet en Sirmie ce qu’on m’avait raconté de ce petit monde et de ce temps si lointain, et moi-même.

Plus tard, dans l’église catholique, j’adressai un signe de tête à ma mère dans le rang des petites filles qui entraient pour y faire leur première communion : Oui, j’ai fini par venir ! Et à la façon dont elle me sourit, très fugitivement, avant de se replonger dans le recueillement exigé par la circonstance, il me sembla qu’elle se sentait une fois de plus renforcée dans sa conviction de savoir mieux que moi ce qui serait bon pour moi. À regarder cette belle fille qu’était ma défunte mère, la certitude que le moment d’en être fâché était irrémédiablement passé, m’étreignit le cœur.

Table des matières

« L'ORIGINE, TELLE EST MA DESTINATION » PAR MARIE-CHRISTIN BUGELNIG	3
UN ETHNOLOGUE DE L'INTIME.....	5
ORIGINE ET DESTINATION	7
KARL-MARKUS GAUB : « VOYAGE AU PAYS DE MA MERE »	9